

Regard sur le travail de mise en scène de *Je pense à Yu*

Sara Sabourin

Number 148 (3), 2013

Hors de Montréal, *point de salut ?*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70194ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sabourin, S. (2013). Regard sur le travail de mise en scène de *Je pense à Yu*. *Jeu*, (148), 150–154.

SARA
SABOURIN

REGARD SUR LE TRAVAIL DE MISE EN SCÈNE DE *JE PENSE À YU*

L'écriture de Carole Fréchette a comme point de départ l'intime pour interroger la complexité du monde. Dans *Je pense à Yu*¹, elle lie cette parole au monde à travers une quinquagénaire, Madeleine, femme impulsive qui n'a pas hésité à chambarder sa vie à maintes reprises. Or, lorsque nous la rencontrons, elle est enfermée chez elle au cœur d'un hiver glacial. Madeleine est face à un néant existentiel qui remet en question tous les accomplissements de sa vie, leur portée, leur utilité. Elle est saisie par un petit article :

Le journaliste chinois Yu Dongyue, 38 ans, emprisonné depuis les manifestations de 1989 tenues sur la place Tiananmen, a été libéré hier, a annoncé son frère. Yu avait été condamné à vingt ans de prison pour avoir lancé des coquilles d'œufs contenant de la peinture rouge sur le portrait de Mao qui domine la place Tiananmen, au plus fort des manifestations, le 23 mai 1989. Après avoir été fréquemment battu en prison, Yu souffre de maladie mentale².

Elle décide de taper le nom du journaliste chinois sur Internet. L'entrée laisse place à la complexe histoire de Yu Dongyue et de ses deux amis et complices dans cette tragique histoire : Lu Decheng et Yu Zhijian. Les recherches de Madeleine sur les événements de Tiananmen deviennent une étrange bouée obsédante lui permettant une introspection, avec l'aide de deux personnages qui imposent leur présence. Il y a Lin, une jeune immigrée chinoise à qui Madeleine donne des cours de français ; une élève déterminée venue chercher une nouvelle vie, loin des politiques du régime communiste actuel ; et il y a Jérémie, un voisin bienveillant se consacrant à l'élaboration de meubles compliqués, qui s'introduit soudainement dans sa vie. La rencontre entre ces trois personnages et l'histoire des trois Chinois ouvrent de nouvelles perspectives pour Madeleine et ses deux compagnons.

La traversée vers la Belgique

En 2011, le metteur en scène originaire du nord de la France, Vincent Goethals, se retrouve à la barre d'un théâtre au passé riche : le Théâtre du Peuple. Dans le village vosgien de Bussang, il poursuit son travail sur les écritures contemporaines (Efoui,

1. Voir le compte rendu de Marie-Christiane Hellot, « De l'effet de la peinture rouge sur la traductrice », dans *Jeu* 145, 2012.4, p. 13-17. NDLR.

2. Carole Fréchette, *Je pense à Yu* suivi de *Entrefilet*, Montréal/Arles, Leméac, Actes Sud-Papiers, 2012, p. 6.



Je pense à Yu de Carole Fréchette, mis en scène par Vincent Goethals (Théâtre du Peuple/Rideau de Bruxelles, 2013).
Sur la photo : Yuanyuan Li, Anne-Claire et Philippe Vauchel. © Éric Legrand.



Je pense à Yu de Carole Fréchette, mis en scène par Vincent Goethals (Théâtre du Peuple/Rideau de Bruxelles, 2013). Sur la photo : Anne-Claire. © Éric Legrand.

Kwahulé, Cotton, Crommelynck, Bouchard) et il continue d'entreprendre des projets d'envergure internationale en travaillant étroitement avec des auteurs à qui il commande des textes. En 2009, il se déplace au Tarmac de la Villette à Paris afin d'assister à une lecture du nouveau texte de Fréchette, *Je pense à Yu*. Immédiatement, il imagine la comédienne belge Anne-Claire dans le rôle de Madeleine. Comme partenaire pour interpréter Jérémie, il joint Philippe Vauchel à la production. Quant au rôle de Lin, c'est une jeune étudiante chinoise en art dramatique arrivée en France deux ans auparavant, Yuanyuan Li, qui sera sélectionnée pour le rôle.

Goethals se lie au plus vieux théâtre francophone belge, le Rideau de Bruxelles, pour cette coproduction franco-belge. Sur le site de la compagnie, on peut lire sa mission, qui résonne en parfaite harmonie avec l'approche artistique de Goethals et le texte de Fréchette :

Le Rideau place au cœur de son projet la création contemporaine en révélant les écritures belges et internationales les plus singulières et les nouvelles pratiques scéniques. [...] Sur le plan des thèmes abordés, le Rideau questionne l'intime dans son rapport au monde. Lieu de mémoire et témoin de son temps, il scrute à la loupe notre part d'humanité, que menacent sans cesse les totalitarismes et intégrismes de tout bord.

Quant au choix des concepteurs, le metteur en scène fait appel à des collaborateurs de longue date. Jean-Pierre Demas (scénographie), Philippe Catalano (lumières) et Bernard Valléry (son) se joignent encore une fois à lui ainsi qu'un jeune vidéaste, Mathis Bois. Je serai la dernière arrivée dans l'équipe, et ce, par l'entremise de Carole Fréchette, qui m'aide à contacter le metteur en scène. Après quelques courriels et un coup de téléphone, Vincent Goethals accepte avec enthousiasme la participation d'une Québécoise en tant qu'assistante à la mise en scène. Une équipe provenant de quatre pays et de trois continents avait rendez-vous en octobre 2012 pour amorcer le travail sur *Je pense à Yu*.

« Par l'art, pour l'humanité »

Goethals rassemble son équipe dans la petite localité française. L'histoire improbable du Théâtre du Peuple mérite qu'on s'y attarde un instant, ne serait-ce que pour entrevoir la magie que le lieu porte en lui. Homme de lettres et fils d'un industriel bussetien, Maurice Pottecher fonde le Théâtre du Peuple en 1895. Ce n'est alors qu'une scène à aire ouverte, à flanc de montagne. La construction du lieu s'échelonne tout au long du siècle mais, dès l'installation de la scène permanente en 1896, on peut déjà retrouver la maxime du théâtre gravée sur

les murs de bois : « Par l'art, pour l'humanité ». Ces quelques mots sont l'âme du Théâtre du Peuple.

On découvre en lisant la ligne du temps détaillée sur le site du Théâtre du Peuple que l'une des ambitions du projet de Pottecher est de rassembler les artisans, les ouvriers et les intellectuels dans un même lieu afin de créer « un théâtre populaire, pour tous, rejetant l'idée d'un théâtre dédié à une partie de la population ». Dès la première représentation, ce sont des amateurs et des acteurs professionnels qui se côtoient sur les planches, et cette mixité s'inscrit dès lors dans les multiples traditions de la compagnie.

C'est donc en octobre 2012 que les trois comédiens et moi arrivons au dernier village avant l'Alsace, Bussang. Pendant trois semaines, Goethals nous confine à huis clos à une grande habitation vosgienne où nous partageons le quotidien. Nous y arpentons les quatre étages qui nous séparent de l'aire commune, de nos chambres et de la salle de répétition perchée au sommet de la Popote, notre maison. C'est une occasion comme nous en avons si peu de nous isoler pour créer, de nous refermer un instant sur nous-mêmes avant de retourner vers la quotidienneté qui continue sans nous.

Une pièce à deux vitesses

Pour les trois premiers jours de lecture, nous avons droit à l'heureuse présence de Carole Fréchette. À la demande du metteur en scène, les comédiens n'ont pas appris le texte afin de lui laisser toute la fraîcheur possible pour s'en inspirer par la suite. Nous enchaînons avec une période où l'auteure nous parle en détail de son cheminement artistique. Les trois jours suivants, nous faisons un travail de table en compagnie de l'auteure où des dizaines d'interrogations sont résolues. Bien sûr, plusieurs questions restent en suspens, mais nous avons dorénavant un matériel riche et dense pour la suite et, dès le départ de Fréchette, les comédiens sautent sur le plateau.

Nous avons pu isoler les principaux défis de la pièce autour d'un élément-clé. Pour l'écriture de *Je pense à Yu*, Fréchette a multiplié les langages empruntés à des codes d'ordre littéraire et cinématographique. Le passage à la scène nous confronte aux premières résistances et aux deux rythmiques du texte qui se juxtaposent.

Fréchette intègre plusieurs styles littéraires entre les dialogues en introduisant des extraits de journaux intimes, de lettres et d'articles de journaux tout au long de la pièce. L'action se déroule majoritairement dans l'appartement de Madeleine et s'échelonne sur une dizaine de jours. Le rythme du texte, découpé en ellipses temporelles, crée une temporalité cinématographique. Ces ellipses posent la question de la

fluidité du texte puisque ces heures qui défilent deviennent un métronome qui cadence le débit de l'ensemble. Pour sa mise en scène, Goethals décide de lier le temps au corps en minimisant les déplacements des comédiens afin d'éviter toute coupure draconienne entre deux espaces spatiotemporels. Ce choix de mise en scène comporte plusieurs risques, entre autres celui de créer un effet d'étrangeté en forçant certains choix scéniques contraires à la logique du texte dans le but de les faire cadrer à tout prix. Nous avons concentré une bonne partie du travail autour de la psychologie des personnages afin de trouver la pulsion qui les habite d'un geste à l'autre. Goethals travaille avec assurance à travers ces aléas, mais n'hésite pas à revenir sur une décision ou une impression du texte. Cette flexibilité du metteur en scène laisse la place à un échange continu avec les comédiens, qui ont pu prendre une part active à la création et à la recherche.

Les planches de l'XL-Théâtre

Début janvier, l'équipe a rendez-vous à Bruxelles en vue de notre première, le 22 janvier, à l'XL-Théâtre – le Théâtre Rideau, en itinérance depuis quelques années, en prendra officiellement possession à l'hiver 2014. Le scénographe Jean-Pierre Demas et Vincent Goethals ont élaboré un espace épuré en limitant l'utilisation d'éléments réalistes. La scène est divisée en trois sections. L'espace au centre délimite l'appartement de Madeleine au moyen d'une toile blanche allant du plafond au plancher et se poursuivant au sol jusqu'à l'avant de la scène. À cour et à jardin, on peut voir le même modèle qu'au centre, fait de toiles gris souris, mais légèrement plus reculées pour créer de la profondeur. Les seuls éléments de décor sont confinés à l'appartement de Madeleine et se résument à un bureau côté cour, des caisses et une étagère en pièces détachées côté jardin.

En plus des multiples formes écrites présentes dans la pièce, celle-ci est ancrée dans la réalité contemporaine des différents modes de communication (interphone, téléphone, Internet). Cette partie du travail ne pouvait être accomplie qu'à Bruxelles. À Bussang, l'objectif premier était de travailler un enchaînement le plus solide possible, dans lequel nous anticipions la présence du montage sonore et de la vidéo. Un montage survient à chaque changement temporel, et l'on voit l'heure et la date apparaître en grandes lettres accompagnées d'une voix qui annonce l'ellipse. Pour poursuivre sur le désir du metteur en scène de lier la pièce comme un fil d'Ariane, ce traitement du temps aide la pièce à aller de l'avant en dynamisant l'enchaînement des scènes.

Toutefois, cette présence éclair de la vidéo crée un effet de coupure tant le contraste est parfois grand entre le calme d'une scène et l'apparition un peu brusque du montage. Le metteur en scène utilise aussi la vidéo afin de projeter les images qui défilent devant les yeux de Madeleine. Celles-ci viennent graduellement s'accrocher au mur derrière elle, qui se remplit de photos de la place Tiananmen, de dirigeants chinois de l'époque et de scènes macabres. Goethals exploite ce médium dans une perspective esthétique afin de définir l'espace autour de Madeleine pour créer un espace intérieur, intime.

Une nouvelle collaboration

La première aventure que Goethals entreprend avec Fréchette commence il y a neuf ans lorsqu'il commande une pièce sur un thème complètement étranger à l'auteure : les mines. Après plusieurs mois de travail et une résidence d'écriture à Sudbury naissent de cette collaboration le texte et la mise en scène de *Violette sur la terre*. Goethals travaille actuellement à la programmation estivale 2014 du Théâtre du Peuple, où la dramaturgie québécoise sera à l'honneur. Il réfléchit à la possibilité de rejouer *Je pense à Yu*, mais, surtout, il fait travailler Fréchette sur un nouveau texte. Il a commandé une pièce sortant l'auteure de sa zone de confort. Parmi ses contraintes, Fréchette doit considérer dans son écriture les traditions du Théâtre du Peuple, telles que la présence d'au moins une douzaine d'acteurs et l'ouverture en fond de scène de deux grandes portes qui laissent place à la nature luxuriante de la montagne. Un projet prometteur pour Carole Fréchette, qui vaudra certainement le déplacement si les détours de la vie vous entraînent dans l'est de la France. ■

Sara Sabourin a complété un baccalauréat en études théâtrales à l'École supérieure de théâtre. Elle a découvert le théâtre d'objets en travaillant avec l'équipe du Théâtre de la Pire Espèce en 2012. Elle s'est envolée l'année suivante pour l'Europe afin d'être assistante à la mise en scène pour cette production franco-belge de *Je pense à Yu* de Carole Fréchette. Influencée par une dizaine d'années de pratique musicale ainsi que par les arts marionnettiques et les arts visuels, elle s'intéresse à l'intégration de ces pratiques dans le théâtre contemporain.